

Dimanche 19 novembre

Apocalypse 2 ,8-11

Pierre Prigent
Strasbourg

D'habitude, je me permets de recommander de distinguer entre l'explication de texte (étude biblique) et la prédication qui doit en toute priorité proposer une appropriation du texte.

Aujourd'hui je crains que ce ne soit impossible : le texte est trop loin de nous pour offrir une base évidente à cette appropriation. Il faut donc se résigner à commencer par expliquer. On veillera cependant à ne pas consacrer trop de temps à cette explication qui restera sommaire.

Voici comment on peut envisager de le faire :

Le grand problème qui occasionne les Lettres de l'Ap. est la situation des chrétiens dans un monde dangereux : nous sommes dans l'empire romain vers les années 100. L'empereur est un souverain qui exerce un pouvoir absolu, totalitaire. Il prétend (et il n'est pas le seul à le faire !) que son autorité lui est donnée par les Dieux. Il a donc un caractère presque divin. C'est pourquoi il se laisse adorer et parfois il l'exige. Tous, les individus, les familles, les corporations, les villes et les provinces ne peuvent espérer vivre dans la paix et la prospérité qu'en s'assurant par un culte régulier, officiel et donc visible de tous, la faveur de ce représentant des Dieux.

Et là-dedans que deviennent les chrétiens ?

Le même problème s'est posé aux juifs qui se gardent d'adorer un autre Dieu que celui d'Israël. Mais voilà, les juifs ont su, en ce 1er siècle, obtenir des dispenses spéciales en ce domaine comme en d'autres. Ils vivent donc bien tranquilles, quitte à se conformer de manière formelle mais ostensible à quelques exigences de la société idolâtre. Ils composent donc avec l'infidélité, ils flirtent avec l'idolâtrie. Ce sont de déplorables exemples, une tentation diabolique pour les églises exhortées à une fidélité moins arrangeante.

Il y a pire : les chrétiens argumentent en se réclamant de leur qualité de fils d'Abraham. Ils disent même qu'ils sont les vrais adorateurs du Dieu d'Israël. Ils devraient donc jouir des mêmes privilèges et des mêmes tolérances que les juifs. Vous imaginez la réaction juive : « Ces gens ne sont pas des nôtres ! Que les pouvoirs publics les traitent avec une entière rigueur ! ».

Voilà la synagogue de Satan : c'est le type de l'humanité toujours encline à servir Dieu. Et Mammon, à adorer Dieu au moindre coût, au moindre risque. Voilà qui éclaire les versets 9b-10.

Ceci étant acquis, comment pouvons-nous recevoir ce message qui nous vient de si loin qu'il nous semble parfaitement étrange et donc étranger ?

Je propose de prêter attention à l'architecture du texte. Elle suit un style binaire qui travaille sur les symétries. Je relève dans l'ordre : premier/dernier ; mort/vivant ; pauvre/riche ; juifs/pseudo juifs ; Judaïsme/Satan ; martyr/couronne de vie. C'est une constatation évidente mais extérieure. Reste à apprécier l'effet recherché. Il saute aux yeux : on oppose deux manières de voir

le monde, l'église, les chrétiens. Ici, nous ne sommes plus condamnés à rester dans la description du passé :

« Vous êtes pauvres, minoritaires, sans protecteurs influents, vous n'êtes pas parmi les notables, les puissants, vous représentez une mentalité dépassée, une religion insignifiante, vous qui ne voulez pas vivre selon les normes d'aujourd'hui, vous qui contestez les valeurs universellement reconnues, vous qui ne placez pas votre espérance dans le succès, la réussite, la célébrité, vous qui ne cherchez pas le bonheur dans ce que vous possédez, vous qui dénoncez comme égoïstes les si naturelles préférences pour le confort et le plaisir personnel, familial et même national ! Oui, on vous dit pauvres et minables, toute juste bons à être oubliés, méprisés et, si jamais vous relevez la tête et attiriez à vous des foules, alors du mépris il faudrait passer à l'hostilité et de la marginalisation à des mesures plus vigoureuses car le véritable pouvoir n'est pas à vous, mais à nous, les princes de ce monde ».

Le texte propose aux chrétiens une autre manière de voir :

« On dit que vous êtes pauvres et vous êtes sur le point de le croire et vous tremblez devant la toute-puissante opulence qui est l'idéal de ce monde. Mais ce n'est là qu'une vaine apparence. Vous possédez un trésor, vous êtes les gardiens de la vraie richesse du monde et votre or est une valeur éternelle. Vous savez que le souci des autres et la recherche des fraternités a plus de prix que tout, vous savez que le monde est la maison commune de tous les humains et qu'il faut en prendre soin et l'entretenir, vous savez que le plus malheureux est aux yeux de Dieu aussi digne d'attention que le plus puissant des puissants, vous savez que l'évangile promet un bonheur plus riche que tous les bonheurs à vendre ! »

Voilà votre richesse ! C'est un trésor caché. Si l'on est trop pressé, on passe sans le voir. Des foules innombrables n'en soupçonnent même pas l'existence. D'autres ont oublié l'endroit où le trésor était rangé. Peu nombreux sont ceux qui y puisent à pleines mains.

Peu importe. Ces richesses ne se dévaluent pas. Cet or brille du même éclat qu'au premier jour et cette lumière éclaire la vie de celui qui la reçoit. Elle donne un bonheur qui, s'il ne s'achète pas, se partage si bien. Ce n'est pas là une douteuse invention des hommes, un rêve fumeux. Le fondement de cette réalité se trouve dans notre histoire : Jésus fut mis à mort, considéré comme rayé de la liste des humains, réduit à rien. Mais nous savons et confessons que malgré cette apparente évidence, c'était la révélation d'une humanité nouvelle mettant l'amour de Dieu et des hommes au-dessus de tout. Le Christ est vraiment comme dit notre texte en commençant le premier et le dernier, celui qui de la mort est revenu à la vie.

Bon ! Ces paroles dépassent le cadre que notre texte donnait à son message. Revenons donc à l'Ap. Mais sans faire l'impasse sur la difficulté majeure. Le texte dit : le monde ne voit pas comme il faut, il ne voit pas l'œuvre de Dieu. Il s'irrite que vous soyez différents et cette hostilité peut aller jusqu'à l'emprisonnement et le martyre (v.10).

Cette situation n'est plus la nôtre ? Tant mieux ! Il faut seulement en être reconnaissants.

Mais attention à ne pas balayer ces propos comme maintenant inaptes à nous rejoindre dans notre aujourd'hui. Le vrai problème n'est pas que le texte s'adresse à des gens qui pouvaient être persécutés pour leur foi. Cela c'est une variable qui change avec les pays et les siècles. Non, le vrai problème, celui qui peut nous concerner encore, c'est la manière dont le texte en parle : vos accusateurs, dit-il, sont les instruments de Satan. C'est le diable qui veut vous nuire.

Le diable. Satan. Les mots déjà nous gênent. On rougit de parler ainsi. Ce sont des fables bonnes pour les petits enfants, un peu comme le Père Noël. Cela vient d'un univers mental quasi médiéval. On ne peut plus parler ainsi. Alors comment parlerons-nous ? Si les mots paraissent inacceptables, il faut de toute urgence se demander ce qu'ils veulent dire pour ne pas jeter l'enfant avec l'eau du bain (le sens avec la forme).

Essayons un instant de nous mettre dans la peau des chrétiens de Smyrne qui lisaient la Lettre vers la fin du 1er siècle. L'hostilité du monde, ils l'identifiaient aussitôt : c'était les réactions d'une société menaçante, les décisions d'une administration et d'une police plus que méfiantes, les dénonciations des notables juifs. Tout cela était très concret, très humain, très terrestre.

Or l'Ap. dit : cela n'est que l'apparence, la surface des choses. Au fond, en réalité il en va tout autrement : ce n'est pas une simple question de plus ou moins bonnes relations entre vous et les autres. Il ne s'agit pas de savoir si l'on peut désarmer ces hostilités par quelques gestes de bonne volonté, si l'on peut trouver un bon compromis comme les hommes savent en fabriquer.

Non, il y a Dieu et Satan, la lumière et la nuit. Il y a une force active, hostile, menaçante, nuisible, mauvaise qui guette pour profiter de nos faiblesses naturelles pour nous séparer de Dieu, comme dans l'histoire du paradis. Au temps de l'Ap comme au nôtre, c'est la responsabilité des chrétiens et donc la nôtre, de démasquer l'ennemi qui prend toujours de nouveaux visages.

Où le chercher ? Mais, partout : dans notre vie personnelle, dans nos paroles ou dans nos silences, dans nos regards et dans nos cécités, dans nos choix et dans nos refus, dans ce que nous savons et ce que nous voulons ignorer. Il ne s'agit pas de se complaire dans une mythologie satanique comme certaines perversions modernes le proposent, il s'agit de ne pas oublier que même nos petites existences sont le champ clos où nous côtoyons des forces qui nous dépassent.

Alors la prière qui monte à nos lèvres prend tout son sens : Notre Père qui es aux cieux, délivre-nous du Mal, délivre-nous du Mauvais, du diable, de Satan.